

« proscrire; appelons-les ici et qu'ils s'expliquent
« sur leurs desseins! »

D'inexprimables tumultes répondaient dedans et hors de la salle à ces motions contraires. L'Hôtel de Ville semblait menacé d'une explosion.

XVIII.

Déjà des bandes détachées de ce centre d'agitation s'étaient élancées sur les escaliers, elles avaient renversé et foulé aux pieds les factionnaires, refoulé les postes, envahi l'étroit corridor qui aboutissait à la double porte du cabinet du gouvernement. D'intrépides citoyens prodigues de leur vie pour protéger l'ordre, les avaient devancés. Ils étaient venus avertir le conseil du péril impossible désormais à conjurer. Mais, Garnier-Pagès, Carnot, Crémieux, Marrast, Lamartine aidés des secrétaires et de quelques citoyens, parmi lesquels figuraient au premier rang l'impassible Bastide et le fougueux Ernest Grégoire, barricadent la porte. Ils y adossent les canapés et les meubles chargés pour en accroître la résistance du poids de plusieurs hommes debout sur les chaises et les fauteuils. tous les assistants buttent leurs épaules contre ce fragile rempart, pour soutenir l'assaut et le poids des assaillants.

A peine ces précautions désespérées étaient-

elles prises qu'on entend le tumulte, les vociférations, le cliquetis des armes, les interpellations, les imprécations, les pas, les élans sourds de la colonne dans le corridor extérieur. Ceux qui le défendent sont écartés ou foulés aux pieds. Les crosses de fusil, les pommeaux de sabre, les coups de poing retentissent contre la première porte. Les vitres dont elle est surmontée dans sa partie supérieure frémissent, éclatent, tintent sur les dalles, dans le couloir entre les deux battants. Les craquements du bois révèlent l'indomptable pression de la foule. La première porte cède et vole en éclats. La seconde va être enfoncée de même. Un dialogue sourd et pressé s'établit entre les assaillants et les membres du gouvernement. Marie, Crémieux, Garnier-Pagès, leurs collègues, leurs amis refusent avec obstination d'obéir aux injonctions des envahisseurs. Une sorte de capitulation s'établit, on retire à demi les meubles. Ernest Grégoire, connu des deux camps entr'ouvre la porte, il annonce que Lamartine va s'aboucher avec le peuple, qu'il va sortir, le haranguer et le convaincre des intentions du gouvernement.

Au nom de Lamartine prestigieux alors sur le peuple, les imprécations se changent en acclamations de confiance et d'amour. Lamartine se glisse sur les pas de Grégoire, de Payer, et se livre à demi étouffé par la foule au flux et au reflux de cette

multitude. Elle s'apaise et suspend de proche en proche ses convulsions devant lui. sa taille élevée lui permet de la dominer de la tête. son visage serein l'apaise. sa voix, son geste, la font s'ouvrir ou reculer. Un contre-courant s'établit et l'emporte à travers le dédale obscur et inconnu des corridors et des degrés jusqu'à l'entrée de la salle des délibérations populaires. Le gouvernement provisoire, ainsi momentanément délivré, referme ses portes, place des postes et des sentinelles et se fortifie contre de nouveaux assauts. incertain toutefois si Lamartine remonterait vainqueur ou resterait vaincu dans sa lutte entre les deux peuples et les deux gouvernements.

XIX.

La salle regorgeait de foule et de tumulte. Une lueur sinistre, des bouffées de chaleur humaine, émanation de cette fournaise d'hommes, des clameurs tantôt étouffées tantôt stridentes en sortaient. Il fallut longtemps à Lamartine et au groupe qui l'accompagnait pour y pénétrer.

Il entendait du seuil les voix de quelques orateurs qui l'annonçaient à la multitude. tantôt ces voix étaient couvertes d'applaudissements, tantôt repoussées par des termes de défiance, de colère et de dédain! — Oui, oui, — non, non! — Écoutons Lamartine! — n'écoutons pas Lamartine, — vive

Lamartine, — à bas Lamartine! — Ces cris accompagnés d'ondulations, de gestes, de trépignements, d'armes élevées par-dessus la tête, de coups de crosses de fusil frappant le plancher, se combattaient à peu près par égale portion dans l'auditoire.

Pendant ce tumulte Lamartine se faisait péniblement jour à travers l'entassement de la porte. il était soulevé en avant par des bras vigoureux jusqu'au pied d'un petit escalier intérieur qui conduisait au sommet d'une estrade espèce de tribune d'où l'on parlait au peuple. Les ténèbres de la nuit mal dissipées par quelques lueurs au centre de la salle, la vapeur des lampes allumées à ses pieds, qui épaississait l'atmosphère, la fumée des coups de feu tirés tout le jour dans les cours, et pénétrant de là par les fenêtres, l'espèce de brouillard que la transpiration fiévreuse et l'haleine haletante d'un millier d'hommes, répandait dans la salle, l'empêchaient de discerner nettement, et l'ont toujours empêché de se retracer distinctement depuis, cette scène. Il se souvient seulement qu'il dominait une foule frémissante à ses pieds, les visages pâlis par l'émotion et noircis par la poudre étaient éclairés au pied de l'estrade seulement, et tournés avec des expressions diverses de son côté. à l'exception de deux de ces visages tous lui étaient inconnus. l'un était la figure fortement empreinte de résolution de

l'ancien aide de camp de Lafayette, Sarrans, écrivain combattant et orateur à la fois de la liberté. l'autre était celle de *Coste*, ancien rédacteur du journal *le Temps*, que Lamartine avait connu jadis à Rome. Ce visage apparaissait après dix ans comme un auditeur passionné d'un nouveau forum au bas de ces nouveaux rostres.

Au delà de ces premiers rangs de spectateurs debout les lueurs s'éteignaient par degré dans l'ombre ne laissant entrevoir sur le plain-pied au fond, autour, et sur des gradins adossés aux murs de la salle, que des ombres agitées et innombrables qui se mouvaient dans le crépuscule de cette demi-nuit. seulement les sabres, les canons de fusil, les baïonnettes réverbérant çà et là les clartés des lampes sur le poli du métal, s'agitaient comme des gerbes de feu sur la tête de la multitude à chaque frémissement de l'auditoire.

Des cris contradictoires fiévreux frénétiques sortaient à chaque motion de ces milliers de bouches. véritable tempête d'hommes où chaque vent d'idée parcourant la foule arrachait à chaque nouvelle vague un mugissement de voix.

Lamartine jeté pour ainsi dire sur l'estrade comme sur un cap avancé au milieu de cette houle, la contemplait, incertain si elle allait le soulever ou l'engloutir. plusieurs orateurs se pressant autour de lui à droite et à gauche et jusque sur les degrés de cette

espèce de tribune lui disputaient du corps et de la voix la parole; ils lançaient confusément des allocutions et des interpellations courtes et incendiaires à l'assemblée, mais Lamartine étant parvenu à écarter ces rivaux de paroles, de la main et de l'épaule et à paraître enfin isolé et libre devant les yeux du peuple, un silence entrecoupé de murmures, de vociférations, d'apostrophes acerbes, s'établit enfin peu à peu. il essaya de parler.

XX.

« Citoyens s'écria-t-il de toute la portée d'une
« voix dont le danger de la patrie doublait l'énergie
« me voici prêt à vous répondre. pourquoi m'avez-
« vous appelé? — Pour savoir de quel droit vous
« vous érigiez en gouvernement du peuple et pour
« connaître si nous avions affaire à des traîtres, à
« des tyrans ou à des citoyens dignes de la con-
« science de la révolution? répondirent quelques
« voix du fond de l'auditoire!

« — De quel droit nous nous érigeons en gou-
« vernement » répliqua Lamartine en s'avancant et
en se découvrant hardiment aux regards aux armes
aux murmures, comme un homme qui se livre en se
désarmant. « Du droit du sang qui coule, de l'in-
« cendie qui dévore vos édifices, de la nation sans
« chef, du peuple sans guides, sans ordre, et demain

« peut-être sans pain ! du droit des plus dévoués et
 « des plus courageux ! Citoyens puisqu'il faut vous
 « le dire ; du droit de ceux qui livrent les premiers
 « leur âme aux soupçons, leur sang à l'échafaud,
 « leur tête à la vengeance des peuples ou des rois
 « pour sauver leur nation ? nous l'enviez-vous ce
 « droit ? vous l'avez tous, prenez-le comme nous !
 « nous ne vous le disputons pas. vous êtes tous
 « dignes de vous dévouer au salut commun. nous
 « n'avons de titre que celui que nous prenons dans
 « nos consciences et dans vos dangers. mais il faut
 « des chefs au peuple tombé d'un gouvernement
 « dans un interrègne ! les voix de ce peuple vain-
 « queur et tremblant de sa victoire au foyer même
 « du combat, nous ont désignés nous ont appelés
 « par nos noms nous avons obéi... Voulez-vous donc
 « prolonger un scrutin terrible et impossible au
 « milieu du sang et du feu, vous en êtes les maîtres,
 « mais le sang et le feu retomberont sur vous. et la
 « patrie vous maudira.

« — Non, non non s'écrièrent des voix déjà
 « touchées et ramenées par cet abandon de tout
 « droit légal, et par cette invocation au droit du
 « seul dévouement. — Si si répondirent d'autres
 « voix plus obstinées, ils n'ont pas le droit de nous
 « gouverner. ils ne sont pas du peuple ils ne sor-
 « tent pas des barricades. ils sortent de cette assem-
 « blée vénale où ils ont respiré l'air empesté de la

« corruption, ils ont protesté contre la corruption
 « disent les uns, ils y ont défendu la cause du peuple
 « disent les autres, eh bien qu'ils déclarent au moins
 « quel gouvernement ils prétendent nous donner
 « s'écrient les plus modérés. nous avons renversé
 « la monarchie, nous avons conquis la République,
 « que Lamartine s'explique, veut-il ou non nous
 « donner la République ? »

A cette interrogation répétée qui part de tous les groupes de la salle Lamartine sourit d'un demi-sourire qui affecte de renfermer dans ses lèvres une indécision légèrement sceptique. expression de figure qui semble provoquer un auditoire à arracher un dernier secret à l'âme d'un auditeur :

« La République citoyens dit-il enfin avec le
 « timbre d'une solennelle interrogation, qu'est-ce
 « qui a prononcé le mot de République ? — Tous !
 « tous ! lui répondirent des centaines de voix et des
 « milliers de mains agitant leurs armes en signe de
 « volonté et de joie sur leurs têtes. — La Répu-
 « blique ? citoyens reprend avec une gravité plus
 « pensive et presque triste Lamartine. savez-vous ce
 « que vous demandez ? savez-vous ce que c'est que
 « le gouvernement républicain ? — Dites-le dites-le ?
 « lui répond-on de toutes parts. — La République ?
 « poursuit Lamartine ; savez-vous que c'est le gou-
 « vernement de la raison de tous, et vous sentez-
 « vous assez mûrs pour n'avoir d'autres maîtres que

« vous-mêmes et d'autre gouvernement que votre
 « propre raison? — Oui oui dit le peuple — La Ré-
 « publique? savez-vous que c'est le gouvernement
 « de la justice et vous sentez-vous assez justes pour
 « faire droit même à vos ennemis?

« Oui! oui! oui! reedit le peuple avec un accent
 « d'orgueil de lui-même et de conscience dans la
 « voix, la République? reprend Lamartine, savez-
 « vous que c'est le gouvernement de la vertu, et vous
 « sentez-vous assez vertueux, assez magnanimes,
 « assez éléments pour vous immoler aux autres,
 « pour oublier les injures, pour ne pas envier les
 « heureux, pour faire grâce à vos ennemis, pour
 « désarmer vos cœurs de ces arrêts de mort, de
 « ces proscriptions, de ces échafauds qui ont dés-
 « honoré ce nom sous la tyrannie populaire qu'on
 « a appelée du faux nom de République il y a un
 « demi-siècle, et pour réconcilier la France avec ce
 « nom aujourd'hui? Interrogez-vous, sondez-vous,
 « et prononcez vous-mêmes votre propre arrêt ou
 « votre propre gloire!... »

« — Oui oui oui nous nous sentons capables de
 « toutes ces vertus » s'écrièrent dans un unanime
 enthousiasme ces voix devenues recueillies et pres-
 que religieuses à la voix de l'orateur. « Vous le

1. Les notes de ce dialogues ont été recueillies sur place et re-
 mises textuellement à l'auteur par deux des assistants, MM. Sarrans
 et Ernest Grégoire.

« sentez? vous le jurez? vous en attestez ce Dieu
 « qui se manifeste dans les heures comme celle-ci
 « par le cri et par l'instinct des peuples? » reprend
 Lamartine avec une suspension dans l'accent comme
 pour attendre la réponse. Un tonnerre d'affirmation
 répond à son geste. « Eh bien dit-il c'est vous qui
 « l'avez dit. vous serez République! si vous êtes
 « aussi dignes de la conserver que vous avez été
 « héroïques pour la conquérir. » La salle, les cours,
 les voûtes qui descendent sous les vestibules trem-
 blent de l'écho prolongé des applaudissements.

« — Mais entendons-nous reprend Lamartine,
 « nous et vous, nous voulons la République; mais
 « nous serions vous et nous, indignes du nom de
 « républicains si nous prétendions commencer la
 « liberté par la tyrannie ou dérober le gouverne-
 « ment de la liberté de l'égalité de la justice de la
 « religion et de la vertu comme un larcin dans une
 « nuit de sédition et de confusion comme celle-ci.
 « nous n'avons qu'un droit celui de déclarer notre
 « pensée, notre volonté à nous peuple de Paris,
 « celui de prendre la glorieuse initiative du gouver-
 « nement de liberté amené par les siècles, et de
 « dire au pays et au monde que nous prenons
 « sous notre responsabilité de proclamer la Répu-
 « blique provisoire comme gouvernement du pays,
 « mais en laissant au pays, à ses trente-six millions
 « d'âmes qui ne sont pas ici qui ont le même droit